

Le particulier et le général

Camille Toffoli

Numéro 323, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toffoli, C. (2019). Le particulier et le général. *Liberté*, (323), 6–7.

Le particulier et le général

CAMILLE TOFFOLI

J'ai découvert l'existence des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence à une soirée organisée en marge du festival Fierté Montréal. Intitulé «À qui le Village?», l'événement rassemblait des artistes et des militant·e·s queers et avait pour but de dénoncer le manque d'espaces investis par les femmes, par les personnes trans et par les personnes racisées dans le Village gai. Malgré la promesse de diversité qu'évoque, dans ce quartier, l'omniprésence du fameux drapeau arc-en-ciel, les communautés qui s'y rassemblent demeurent en effet assez homogènes – des hommes, blancs pour la majorité. La série d'allocutions s'est terminée, ce soir-là, avec celle de deux personnes au costume exubérant, parodiant l'habit traditionnel des religieuses, venues parler des activités et des interventions menées par leur collectif auprès de groupes marginalisés dans le Village depuis quelques années. Leurs visages étaient fardés et leurs yeux couverts d'une ombre à paupières foncée. Elles étaient coiffées de cornettes aux rebords retroussés et portaient les traditionnelles robes noires, ainsi que des gants en résille et des bijoux ostentatoires. Celles-ci sont associées à un «couvent local» récemment créé à Montréal, mais le mouvement international des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence a été fondé à San Francisco en 1979 afin de lutter contre l'homophobie et l'isolement des personnes LGBTQ*, d'«éradiquer la honte» et de «promulguer la Joie multiverselle». L'organisation compte aujourd'hui plus d'un millier de membres réparti·e·s à travers le monde, des personnes de tous genres, même si elle demeure majoritairement constituée d'hommes gais. Les Sœurs n'ont pas de vocation religieuse, à proprement parler, mais réinvestissent en les subvertissant de manière ludique certains codes et pratiques de l'Église catholique. À partir des années 1980,

leur travail s'est orienté en bonne partie autour de la lutte contre le sida, mais leur mission concerne, plus largement, les droits et le bien-être des communautés LGBTQ*. Si elles se distinguent par leur apparence flamboyante, leur champ d'action ne se limite pas à la performance. Elles se spécialisent dans les rassemblements de masse comme dans les mesures d'aide individuelle: elles organisent des «messes publiques» théâtrales et musicales, des «cures de ressourcement» pour les personnes affectées par le VIH, forment des contingents dans les défilés de la Fierté et les manifestations, assurent une présence dans les bars et dans la rue, où elles offrent de l'écoute active et des préservatifs à qui en a besoin.

Lorsque je la rencontre pour qu'elle me parle de son expérience, sœur Mystrah, une des instigatrices du couvent de Montréal, auparavant membre du couvent de Paname, m'explique que, par leurs manières d'agir et de se présenter, les Sœurs incarnent à la fois une attaque contre l'institution cléricale et un hommage au travail de générations de religieuses, à leur bienveillance et à leur dévouement. Leurs déguisements et leurs mises en scène parodiques se veulent un pied de nez au puritanisme de l'Église, mais leurs pratiques tendent, en fin de compte, à perpétuer le sens profond du lien qu'ont historiquement cultivé les congrégations de religieuses. «Notre mission est d'être le cœur battant de la communauté. D'être son cœur, de lui rappeler qu'elle en a un», m'explique sœur Mystrah. Dans des espaces urbains où se côtoient souvent les commerces branchés, les bars miteux et les soupes populaires, le caractère démocratique de leurs interventions agit comme un ciment, permet des formes d'être-ensemble qui ne vont pas de soi. Lorsqu'elles sortent costumées dans la ville, elles rigolent avec des hommes en complet aux côtés

de qui elles prennent des *selfies*, elles discutent avec des jeunes au lendemain de leur *coming out*, et qui en sont à leurs premières sorties dans des bars ou des événements LGBTQ*, elles reçoivent les confidences de travailleurs et de travailleuses du sexe, s'assoient sur des bancs avec des sans-abri. Elles aident des individus aux histoires différentes, parfois antagoniques, avec le souci de demeurer compatissantes devant les réalités les plus précaires, mais aussi d'agir sur la conscience des plus aisé·e·s. En fréquentant sans distinction explicite les parcs et les clubs branchés, elles viennent aussi rappeler aux propriétaires et aux jeunes professionnel·le·s fréquentant les quartiers gais qu'ils n'évoluent pas en vase clos à l'abri des problèmes sociaux.

Lorsque je lui fais part de mon admiration pour cette mission ambitieuse qui me paraît presque idéaliste, sœur Mystrah me répond: «Notre radicalisme s'interrompt là où il nous empêche d'être à l'écoute et au service du plus grand nombre. Si ton sens critique est plus important pour toi que la rencontre, que le lien à créer, tu trouveras vite ton expérience au sein du groupe frustrante.» Il ne s'agit pas d'abandonner ses idéaux ou ses convictions, mais bien de les confronter au réel, dans ce qu'il comporte parfois de déconcertant et d'équivoque, d'accepter que ses a priori soient déconstruits au fil des échanges et des discussions. Si les sœurs des différents couvents sont pour la plupart des militantes de longue date, qui partagent entre elles un certain nombre d'opinions politiques, leurs pratiques témoignent avant tout d'un accueil sans jugement, d'une volonté de saisir la complexité des réalités et de développer des mesures d'intervention qui soient les plus inclusives possible. Leur organisation défend publiquement un certain nombre de revendications – elles s'opposent, par exemple, à toutes les

formes de sérophobie et militent pour de meilleures mesures de prévention du VIH –, mais le travail des Sœurs consiste moins à prêcher des principes préétablis qu'à trouver des points de rencontre entre les intérêts collectifs des communautés LGBTQ* et les multiples visages de la précarité.

Pendant les jours qui suivent ma rencontre avec sœur Mystrah, cette idée continue à m'habiter. Dans mes trajets entre la bibliothèque et le travail, j'arpente presque quotidiennement la rue Sainte-Catherine, entre les stations de métro Berri-UQAM et Papineau. L'automne est bien entamé, et les fameux chapelets de boules multicolores qui surplombent pendant l'été cette artère principale du Village gai montréalais ont été retirés il y a déjà plusieurs semaines. Depuis que les nombreuses terrasses de bars et de restaurants qui occupaient une partie de la chaussée ont été démontées, le quartier a perdu de son ambiance festive, et je ne sais pas si c'est la déprime saisonnière, mais le portrait général du lieu me donne le vague à l'âme. Je chiale chaque fois que j'en ai l'occasion contre le nouveau bar Le Renard, qui se décrit comme un «pub de quartier» mais vend des cocktails à 12\$, et contre les projets d'immeubles en copropriété, que des pancartes annoncent un peu partout. Bien des institutions et des lieux plus typiques du Village – les magasins de sous-vêtements masculins, les saunas et les discothèques aux façades placardées d'affiches montrant des hommes musclés au torse nu et huilé, véritables incarnations d'une masculinité hégémonique – ne m'inspirent pas non plus et demeurent, de manière générale, peu accueillants pour les femmes. La rue est envahie par les chaînes de restauration rapide, qui ajoutent une atmosphère impersonnelle au coin. Mis à part un bar de karaoké où j'aime aller m'époumoner une ou deux fois par année en chantant des chansons

québécoises et un comptoir de banh mi particulièrement économique, il n'y a pas de lieu dans ce quartier auquel je sois particulièrement attachée, et j'ai souvent l'impression de trouver, dans ce microcosme hétérogène, plus à dénoncer qu'à défendre.

Ma position n'a rien d'original. Le secteur est marqué par ce que le journaliste Frédéric Martel décrit dans son essai *Global Gay* (2014), consacré à l'évolution des quartiers gais à travers le monde, comme une «commercialisation de l'homosexualité», un processus à la fois d'embourgeoisement et de normalisation qui pousse les groupes et les projets «alternatifs», plus *underground*, à s'implanter hors de «l'espace clos des "Villages"». Sous les panneaux lumineux et derrière les vitrines teintées persistent pourtant des formes de marginalité qui échappent bien souvent aux critiques les plus radicales. Sœur Mystrah me précise que ce n'est «pas toujours le prolétariat qu'on imagine» qui se retrouve devant les machines à sous de la Taverne Normandie ou au comptoir du Club Date. Elle me parle d'hommes restés «dans le placard», qui travaillent à l'usine la semaine, mais s'autorisent à être «eux-mêmes» le samedi soir, de jeunes de la banlieue qui ont fait deux heures de vélo juste pour aller veiller dans des bars où ils espèrent briser un sentiment de solitude. Ce n'est pas le type de personnes qu'on rencontre dans les cafés autogérés ou dans les bars queers du Mile-End, ni dans les ateliers d'éducation populaire. Ces gens-là ne sont pas nécessairement féministes, peut-être qu'ils font parfois des blagues racistes, peut-être lisent-ils *Le Journal de Montréal* et mangent-ils du McDo. Leurs propos, leurs goûts, leurs choix de consommation peuvent parfois entrer en conflit avec bien des concepts progressistes et anti-oppressifs. Leur misère s'évalue difficilement à travers une grille d'analyse qui opposerait des

listes de privilèges et d'oppressions, mais leur détresse, leur solitude sont toutefois bien réelles. Ils ne sont ni le «public cible» des institutions qui travaillent à l'embourgeoisement du quartier, ni l'objet de la majorité des réflexions militantes. C'est cette sorte de zone floue, ces réalités qui se manifestent hors du spectre de l'éthique et des idéaux que parviennent à discerner les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence.

Plus on en apprend sur leur organisation, plus leur accoutrement et leur rhétorique ont du sens, semblent de moins en moins ironiques. Elles défendent une forme d'ouverture à l'autre que l'Église a longtemps prétendu incarner, mais qu'elle aura échoué à perpétuer à cause de son homophobie et de son conservatisme. Comme bien des gauchistes, j'ai horreur des morales bien-pensantes et des excès d'optimisme, et le regard que je pose sur le monde est façonné par une multitude de critères, de principes directeurs, de *conditions*. Or c'est justement cette propension à une sorte d'amour inconditionnel dont font preuve les Sœurs qui m'inspirent tant, parce que cette posture ne révèle pas un aveuglement, ni un apolitisme, mais bien une sensibilité accrue devant l'exclusion. Loin de moi l'idée de les idéaliser; leurs congrégations entretiennent probablement – comme tous les groupes – certains rapports de force, sans doute leurs actions comportent-elles des angles morts. N'empêche que leurs façons de faire incitent à repenser la relation, parfois conflictuelle, entre les souffrances individuelles et les revendications collectives, entre les vécus particuliers et la critique générale. Elles donnent envie de croire, peut-être pas en Dieu, mais en un rapport différent à la solidarité. (L)